

Éric Reinhardt

La chambre des époux



COLLECTION FOLIO

Éric Reinhardt

La chambre
des époux

Gallimard

© *Éric Reinhardt et Éditions Gallimard, 2017.*

Couverture : André Lundquist, Moments in life (détail).

Avec l'aimable autorisation de l'artiste.

Photo : Bjørn Pierri Enevoldsen.

Né en 1965, Éric Reinhardt est l'auteur de plusieurs romans : *Demi-sommeil* (1998), *Le moral des ménages* (2002), *Existence* (2004), *Cendrillon* (2007), *Le système Victoria* (2011), *L'amour et les forêts* (2014), prix du Roman des étudiants France Culture - *Télérama* 2015, prix Renaudot des lycéens 2014 et prix du Roman France Télévisions 2014, et *La chambre des époux* (2017). Il a aussi signé le livret d'un ballet d'Angelin Preljocaj pour l'Opéra Bastille, *Siddharta* (2010), des entretiens avec Christian Louboutin (2011), plusieurs livres illustrés autour de l'architecture (notamment *Tour Granite*, 2009) ainsi qu'une pièce de théâtre, *Élisabeth ou l'Équité* (2013), créée au théâtre du Rond-Point par Frédéric Fisbach. En 2015, il a filmé la danseuse étoile Marie-Agnès Gillot dans *Je vous emmène*, court-métrage réalisé pour la 3^e Scène, espace numérique de l'Opéra de Paris. En février 2018, Éric Reinhardt a signé pour l'Opéra-Comique le livret et l'architecture musicale de l'opéra *Et in Arcadia ego*, composé d'extraits d'opéras de Rameau, dans une mise en scène de Phia Ménard. Il a reçu le Globe de cristal d'honneur 2012 pour l'ensemble de son œuvre.

À Marion

Son cancer lui a été annoncé, à la suite d'une mammographie effectuée à son initiative en raison d'une grosseur, en décembre 2006. Comme cette tumeur d'un peu plus de quarante millimètres n'avait pas été détectée six mois plus tôt par le même examen, les médecins ont émis l'hypothèse d'un cancer à évolution rapide, éventuellement inflammatoire. Le délai nécessaire à l'analyse de la ponction a été ce que j'ai vécu de plus douloureux de toute mon existence.

Pendant ces quelques jours, pour échapper à l'angoisse de l'attente, j'allais me réfugier dans mon bureau, où j'écrivais les pages de *Cendrillon* consacrées à Margot. Le hasard avait voulu que j'en sois là de mon roman quand elle m'avait téléphoné pour m'annoncer qu'elle était malade. Ces mots d'amour qui sortaient du clavier comme des larmes, j'ai parfois frémi de les sentir comme une nécrologie, mais que faire d'autre ? Ces pages de *Cendrillon* sont pour moi comme le sortilège qu'éperdu j'ai lancé avec rage au visage du cancer.

Les examens ont révélé qu'il n'était pas inflammatoire mais à évolution rapide, stade 4. Il a été décidé d'un protocole en trois temps, huit cures de chimiothérapie à partir du 5 janvier, une opération début juillet pour extraire ce qui subsisterait de la tumeur, enfin pendant deux mois une séance de rayons quotidienne.

Quoi de plus banal qu'un cancer du sein ? Mais c'est rien, de nos jours, un cancer du sein ! Toutes les femmes ont un cancer du sein ! J'ai prononcé et entendu ces phrases un nombre incalculable de fois, lancées vers elle pour la tranquilliser. Mais personne, à l'hôpital, bien entendu, ne peut tenir ce genre de propos. Les cancérologues ne peuvent pas dire que le cancer du sein est anodin. Rien n'est dit, jamais, pour rassurer le malade. Quand celui-ci, affaibli, mendie un mot encourageant, il ne l'obtient jamais. Il doit vivre avec cette hypothèse que la chimio sera peut-être inefficace.

J'ai vu réapparaître les symptômes de ces crises de panique que j'avais connus chez elle quand nous nous étions rencontrés. Je me suis dit que le pire n'était pas tant la maladie, dont s'occupaient désormais les médecins, que l'effroi, l'angoisse, une panique dévastatrice. J'avais peur qu'elle ne s'abandonne à son mal. Elle était déjà partie pour une croisière fatale dans les ténèbres. C'est contre ça, je l'ai compris, que nous devons lutter. Car cette croisière et le cancer dont elle ferait son océan nocturne pourraient fort bien nous engloutir.

Elle commençait à regretter que nous ayons fait un deuxième enfant. *Pourquoi tu dis ça ?* je

l'interrogeais. Elle se mettait à pleurer. *Il est trop petit... elle me répondait. Trop petit... mais trop petit pour quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ?* L'idée que morte elle laisse derrière elle un enfant de quatre ans lui était insupportable. Elle se sentait coupable d'avoir donné naissance à un enfant qu'elle allait devoir abandonner. Pour moi la question n'était déjà plus là, qu'elle vive ou qu'elle meure, car je m'étais convaincu qu'elle n'était plus en danger. *Tu ne vas pas mourir. Tu ne vas pas le laisser seul. Crois-moi. Tu vas vivre. Il va te voir vieillir ton enfant !* Je passais des heures à ses côtés à combattre ses démons mortifères.

Ma femme m'a demandé, début janvier, de terminer *Cendrillon* pour le printemps. Il me restait trop de pages à écrire, trop de scènes à mettre en place pour que cet objectif me paraisse réaliste. Mais elle avait besoin d'inscrire ses forces dans un combat conjoint : *Tu te bats avec ton roman, je me bats contre le cancer, on fait ça tous les deux, ensemble, côte à côte, l'un avec l'autre. Et en septembre je suis guérie et toi tu sors ton livre. Et après on passe à autre chose. J'en ai besoin. Écris. Termine. Sors Cendrillon en septembre.*

J'ai travaillé pendant trois mois dix ou douze heures par jour. Sans fatigue. Porté par un élan inouï. Rien ne pouvait m'arrêter. Elle m'a donné la force d'écrire. Je lui ai donné la force de guérir. Elle a été ma force et j'ai été la sienne. C'est l'expérience la plus hallucinante que j'aie jamais vécue. Moi au sixième étage de notre immeuble, dans une chambre de bonne, ma femme au quatrième, dans notre appartement, les enfants à

l'école. J'ai écrit la moitié des six cents pages de *Cendrillon*, c'est-à-dire environ 600 000 signes, en d'autres termes quatre cents feuillets, en l'espace de trois mois.

Moi qui ai peur d'écrire, qui entretiens avec la création une relation intimidée, je me suis transformé en instrument sans état d'âme. Ma trajectoire de prédilection est devenue la rectiligne. Comme un couteau lancé vers sa cible. La peur de la mort a éradiqué les bouclettes et les itinéraires détournés. Il n'était pas question de buter, ne serait-ce qu'une seule journée, sur un obstacle technique. C'était devenu une question de vie ou de mort. Comme si ma femme avait été prise en otage contre un rendu ponctuel de manuscrit. Si j'étais redescendu un jour en lui disant, *Je n'y arrive pas, j'abandonne, c'est impossible d'écrire dans ces conditions*, j'aurais eu peur qu'on s'engage dans une voie périlleuse où nous accepterions de nous laisser dominer par les circonstances de la vie.

Nous n'avons jamais été aussi proches. Nous vivions en autarcie. Elle lisait chaque jour ce que j'écrivais. Elle s'habillait comme avant, avec la même élégance, la même recherche, sans le moindre laisser-aller, jamais, comme quand elle allait au travail, même pour rester chez elle. Nous déjeunions et nous buvions ensemble une tasse de thé vers dix-sept heures. Elle vieillissait de jour en jour. Elle me disait : *J'ai quatre-vingt-dix ans*. Elle s'arrêtait, pour reprendre son souffle, à chaque étage, longuement, comme les vieilles dames. Elle était de plus en plus fatiguée. Nous nous rendions rue du Faubourg-

Montmartre acheter des pâtes de fruits, pour lui donner de l'énergie.

Pourquoi je raconte ça, ces choses si personnelles, par exhibitionnisme ? C'est qu'il se trouve forcément parmi les lecteurs de ces lignes des couples abasourdis par un cancer du sein découvert récemment, et qui ont peur, et qui sont désemparés, et qui peut-être ont besoin d'entendre ceci, c'est qu'il leur appartient d'en faire un moment fort, d'amour, de vérité, de beauté, d'exception. Ma femme avait reçu une lettre d'une connaissance professionnelle qui habitait à Londres. Elle avait eu un cancer du sein et lui disait qu'à présent elle allait bien. Et qu'elle gardait de cette période, avec son mari, une certaine nostalgie. Oui. Une certaine nostalgie. J'ai adoré cette phrase, qui peut paraître choquante ou déplacée, hérétique. Mais je la comprenais. Je savais que nous avions besoin de l'entendre.

Car par ailleurs on nous a dit, nous avons lu partout que l'épreuve serait atroce, qu'en général les couples se disloquaient, que ma femme se déliterait, qu'elle perdrait sa dignité, que tout désir disparaîtrait, que les amis s'éloigneraient, que nos enfants seraient traumatisés, que le quotidien deviendrait médical, délirant. Une sinistre unanimité. La maladie, même surmontée, détruirait tout sur son passage.

Il faudrait toujours se comporter, quelles que soient les circonstances, de manière à devenir nostalgiques. C'est-à-dire produire de la beauté. Quelles que soient les circonstances, coûte que coûte, objectif obsessionnel, produire de la beauté. Même avec un cancer. Surtout avec un cancer. La beauté du

présent, d'être ensemble, de se battre, de s'aimer. L'intensité et la rareté. Le cancer peut être vécu comme quelque chose de positif. Son traitement ouvre une période pendant laquelle on chemine vers une libération.

L'amour et une proximité urgente, entière, incandescente, qui donne un prix inestimable à chaque instant. Une structure affective spectaculaire qui se révèle et qui soutient celui qui est malade, amis et collègues, voisins ou commerçants, de la manière la plus indéfectible. Ma femme recevait des SMS dont la lecture me faisait fondre en larmes. J'étais tellement terrorisé de la perdre que je passais de longues minutes, chaque soir, éperdu, à la serrer dans mes bras. Je devais la posséder, l'absorber, être en elle, qu'elle soit vivante. Ça passait par le corps. Ça devenait sexuel. En dépit de la perte des cheveux, des cils et des sourcils, qu'importe, on s'en fout, ce qui compte, on en prend conscience dans ce genre de situations, c'est la vérité profonde de l'autre et de la relation. J'ai compris que je pourrais l'aimer enlaidie, altérée, opérée. Je m'acclimatais à tout changement d'apparence. Je me suis mis à n'avoir plus peur de l'opération. J'embrassais ses paupières nues. De cela on ne peut se douter avant de le vivre. Et désormais je comprends qu'on peut avoir envie de faire l'amour avec sa femme qui a soixante-dix ans, chose inconcevable pour moi avant cette expérience. J'en ai parlé avec d'autres qui ont connu le même processus. Qui ont découvert en cours de route leurs réactions et des ressources insoupçonnables. Et c'est pourquoi je l'écris.

Ma femme a été opérée début juillet après six mois de chimio. Il ne restait de sa tumeur qu'une tête d'épingle presque invisible. *Cendrillon* est sorti fin août. Elle a recommencé à travailler début septembre. Ses cheveux ont repoussé. Désormais elle les porte court. Comme une nouvelle identité.

Comme Margot en avait émis le souhait quand elle avait appris, en décembre 2006, à la suite d'un examen, l'existence dans son sein gauche d'une tumeur cancéreuse grosse comme un abricot, la parution et le succès de *Cendrillon*, en septembre de l'année suivante, ont été comme la célébration non seulement de sa rémission, mais aussi de ce que l'on s'était proposé de vivre ensemble, et qui avait réussi : qu'elle combatte sa maladie pendant que moi je terminais mon livre, et qu'on le fasse ensemble, dans un effort conjoint et éperdu, ainsi que je l'avais raconté dans un texte paru en décembre 2007 dans un hebdomadaire (je devais écrire en six mille signes mon « journal de l'année »), et que vous venez juste de lire.

Maintenant que le roman, achevé et publié, loué par de nombreux articles de presse, figurait dans la liste des meilleures ventes, et que de son sein gauche adorablement conservé avait été extraite en juillet une tumeur devenue aussi minime qu'une tête d'épingle, une nouvelle vie

s'ouvrait à nous : moi comme un écrivain un peu plus reconnu que je ne l'étais jusqu'alors, Margot comme une malade en voie de guérison, et nous deux comme un couple ayant triomphé dans l'amour d'une épreuve qui aurait pu le détruire.

La joie qui accompagne, après une dure épreuve, un heureux dénouement, et qui aurait éclos de toute façon à l'annonce de la rémission de Margot, se trouvait encore amplifiée par l'euphorie consécutive à la publication du livre, euphorie à laquelle nous nous trouvions tous deux exposés au même degré d'intensité, Margot s'enivrant du succès du roman au même titre et avec la même légitimité que si c'était elle qui l'avait écrit, tout comme moi je me sentais aussi heureux de sa rémission que si la tumeur avait été vaincue dans mon corps.

Ces deux événements contigus, succès et rémission, à jamais liés, rigoureusement indissociables, issus tous deux d'une source ou d'une matrice unique et prodigieuse, confondaient leur éclat dans le même embrasement de gaieté.

Nous vivions cette plénitude comme une sorte de récompense pour notre combat des derniers mois, et cette rétribution nous paraissait d'autant plus surnaturelle qu'elle nous était procurée par le monde extérieur, l'espace public, l'automne et les lumières dorées et commémoratrices des fins d'après-midi, je me souviens qu'il faisait beau.

Jean-Marc Roberts, mon éditeur, m'appelait plusieurs fois par jour pour m'annoncer de bonnes nouvelles. Les articles et les invitations à parler de mon roman dans les médias se multipliaient, celui-ci gagnait des places dans la liste des meilleures

Éric Reinhardt

La chambre des époux

Nicolas, une quarantaine d'années, est compositeur de musique. Un jour, sa femme Mathilde apprend qu'elle est gravement malade. Alors que Nicolas s'apprête à laisser son travail en plan pour s'occuper d'elle, Mathilde l'exhorte à terminer la symphonie qu'il a commencée. Elle a besoin d'inscrire ses forces dans un combat conjoint. Nicolas, transfiguré par cet enjeu vital, joue chaque soir à Mathilde, au piano, dans leur chambre à coucher, la symphonie qu'il écrit pour l'aider à guérir.

S'inspirant de ce qu'il a lui-même vécu avec son épouse pendant qu'il écrivait son roman *Cendrillon*, Éric Reinhardt livre une saisissante méditation sur la puissance de la beauté, de l'art et de l'amour, qui peuvent littéralement *sauver* des vies.

« Un texte d'une délicatesse merveilleuse. »

Florence Bouchy, *Le Monde des livres*

Éric Reinhardt

La chambre des époux



La chambre des époux

Éric Reinhardt

Cette édition électronique du livre
La chambre des époux de Éric Reinhardt
a été réalisée le 29 juillet 2019 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072824074 – Numéro d'édition : 342641).
Code Sodis : U21538 – ISBN : 9782072824104.
Numéro d'édition : 342644.